

*Les inoubliables* de Jean-Marc Parisis  
*Le météorologue* d'Olivier Rolin

Marcel Olscamp

Numéro 253, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Olscamp, M. (2015). Compte rendu de [*Les inoubliables* de Jean-Marc Parisis / *Le météorologue* d'Olivier Rolin]. *Spirale*, (253), 65–67.

# Apaiser les disparus

PAR MARCEL OLSCAMP

**LES INOUBLIABLES**  
de Jean-Marc Parisis  
Flammarion, 231 p.

**LE MÉTÉOROLOGUE**  
d'Olivier Rolin  
Seuil / Paulsen, « Fiction & Cie », 205 p.

Il existe, chez certains auteurs contemporains, une tendance à se prêter aux règles du biographique tout en se livrant à une forme ou une autre d'autobiographie ou de « récit de soi » : au sein même de la narration, un dialogue s'instaure, une connivence s'établit entre l'écrivain et son objet, l'existence de l'un nourrissant l'introspection de l'autre. Ce type d'ouvrages comprend un éventail de pratiques très diverses, qui vont de l'ethnographie familiale jusqu'au cahier de travail où l'auteur note le progrès de ses recherches tout en s'interrogeant sur les motifs qui l'amènent à s'intéresser à cette personne. Des œuvres très variées pourraient être rangées dans cette catégorie : pensons par exemple aux *Vies minuscules* de Jacques Michon, au fascinant *Rodinsky's Room* de Rachel Lichtenstein ou à *The Lost* de l'Américain Daniel Mendelsohn ; ces textes à caractère biographique ont tous en commun de faire la chronique d'une enquête qui expose aussi sa propre genèse, son déroulement et son événement déclencheur. Les écrivains semblent tous hantés par le besoin impérieux de *faire revivre* des personnes disparues qui n'ont laissé que quelques empreintes d'elles-mêmes sur le monde ; deux ouvrages récents illustrent de façon émouvante ce « genre » littéraire qui n'en est pas vraiment un.

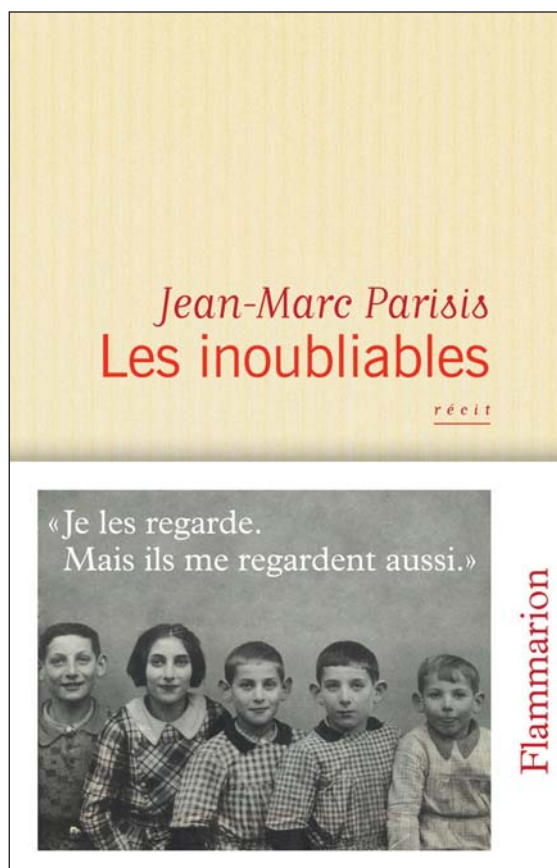
## DES COMPAGNONS FANTÔMES

Pour le romancier Jean-Marc Parisis, tout commence par une photo tirée du

*Mémorial de la Déportation* : cinq enfants extraordinairement expressifs dont le parcours de vie s'est arrêté le 13 avril 1944. Il la décrit ainsi : « *Distincts, mais rassemblés dans le mouvement. Lévitiation souriante du premier, légère inclinaison en avant des quatre autres, ponctués par des regards appuyés, intenses. C'est moins une pose qu'un élan. Et cet élan ne ment pas, ces enfants se donnent comme ils sont* ». L'écrivain est au premier chef concerné par ces jeunes déportés qui, découvre-t-il, ont vécu leurs derniers jours à La Bachellerie, petit village du Périgord où lui-même passera plus tard, vers la fin des années 1960, toutes ses vacances d'été chez ses grands-parents. Sans le savoir – et sans que personne ne lui ait jamais parlé de cette tragédie – il a souvent marché dans les traces de ces enfants : « *Je les regarde mais ils me regardent aussi. Ce qu'ils ont vu, je l'ai vu, vingt-cinq ou trente ans plus tard* ». Fasciné, il entreprend de reconstituer la brève histoire de ces cinq membres d'une même

famille, ce qui l'amène à revenir sur son propre passé ; c'est là toute l'aventure des *Inoubliables*.

Sur le plan historique, l'apport documentaire de cet ouvrage est non négligeable. « *Je raconterai les faits. En me méfiant des charmes de la narration* », prévient l'auteur.



Ce faisant, il éclaire un épisode assez mal connu de l'Occupation allemande : l'exode des Juifs alsaciens réfugiés en Dordogne, où ils séjournèrent par familles entières dans certains villages avant d'être envoyés dans les camps d'extermination ou exécutés sur place. L'écrivain montre bien comment l'étau se resserre peu à peu sur La Bachellerie à partir du moment où une division allemande,

*diant à distance de son point originel, ici d'un point du temps à un autre; elle m'élançait régulièrement, étrangement. Devant les photos des déportés, je me souvenais d'amis perdus que je n'avais pas connus* ». Enfin, l'exploration douloureuse de l'écrivain est aussi motivée par un autre objectif : clarifier et relativiser ce qu'il appelle le processus de « *victimisation* », phénomène par lequel tout un

investigations préliminaires effectuées à partir des travaux de Serge Klarsfeld, même angoisse rétrospective lorsque l'auteur traverse, sans le savoir, des lieux où les tragédies se sont produites. Ainsi, le passage suivant, tiré des *Inoubliables*, pourrait tout aussi bien se retrouver sous la plume du Prix Nobel 2014 : « *Enfant, j'ignorais que je jouais sur les lieux d'un drame et dans les traces du feu. J'en savais trop peu pour imaginer quoi que ce soit. Mais plus tard, à l'adolescence, circulant dans un plus vaste rayon à vélo ou à mobylette, je développai d'étranges pratiques d'évitement, de sourdes hantises* ». On ne peut s'empêcher aussi de souligner le rôle judicieux que joue l'iconographie dans ce livre de mémoire. On pense naturellement aux livres de W.G. Sebald, mais *Les inoubliables* s'inscrit aussi, sur ce plan, dans une filiation ténue de l'histoire littéraire française qui, depuis les surréalistes, fait un usage actif, dynamique de la photographie ; plus que la simple illustration d'un récit, elle devient elle-même un *commentaire* à part entière. Elle permet de prendre la mesure de ce qui a été irrémédiablement perdu.

*Les inoubliables s'inscrit aussi, sur ce plan, dans une filiation ténue de l'histoire littéraire française qui, depuis les surréalistes, fait un usage actif, dynamique de la photographie; plus que la simple illustration d'un récit, elle devient elle-même un commentaire à part entière. Elle permet de prendre la mesure de ce qui a été irrémédiablement perdu.*

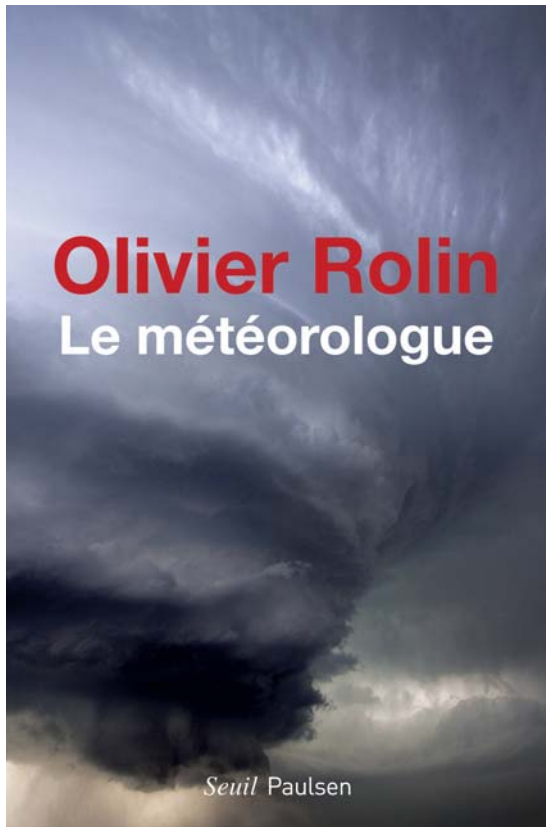
descendue de Paris, est chargée de traquer une fois pour toutes ces exilés. Il démonte aussi les rouages de l'antisémitisme ordinaire et le zèle parfois surréaliste des « *aryanisateurs* » patentés. Cependant, écrit encore Parisis à propos de sa méthode, « *seule me guidait la lumière filtrant des photos des enfants, leur déchirante joie de vivre, qui ne se disait pas mais qui se voyait, s'imposait* ». L'intérêt de l'ouvrage réside en bonne partie dans le rapport sensible qui s'établit entre le narrateur et ces jeunes disparus, dont il cherche désespérément à retrouver les signes – comme s'il s'agissait d'une part de lui-même : « *Le destin des Juifs du village m'affectait sourdement. La médecine aurait parlé de douleur transmise, irra-*

chacun, durant la guerre, pouvait revendiquer son appartenance au camp des persécutés. « *Pour moi, les victimes essentielles, les victimes absolues se caractérisaient par défaut, par l'impossibilité ou le refus de revendiquer un quelconque statut* ». Les enfants de La Bachellerie, qui sont morts avant d'être assassinés, lui permettent en toute justice de rétablir les faits.

L'enquête de Jean-Marc Parisis fait irrésistiblement penser à celle de Patrick Modiano qui, dans *Dora Bruder* (1996), se livrait pareillement à une recherche mémorielle au sujet d'une jeune Juive disparue en 1941 : même impulsion initiale donnée à l'écriture par la découverte d'un document d'archives, mêmes

## LA PEUR ET L'OUBLI

Alors que Jean-Marc Parisis cherche à faire revivre la mémoire d'un village entier, Olivier Rolin, dans *Le météorologue*, s'intéresse à l'existence d'une seule personne, Alexei Féodosiévitch Vangengheim. Cet obscur chercheur, né en Ukraine, incarne à lui seul la catastrophe survenue à des centaines de milliers de ses semblables, fusillés durant les purges stalinienne de 1937-1938. Spécialiste des prévisions atmosphériques et artisan de la conquête spatiale soviétique (grâce aux instruments de mesure qu'il mettait au point), ce savant, d'origine aristocratique, était « *un candidat naturel aux soupçons des paranoïaques de la police politique* ». Dans cette société où règne une terreur absolue, « *il n'est personne qui ne soit un mort en sursis* » : apparemment dénoncé par un collègue jaloux, Vangengheim est arrêté le 8 janvier 1934 sous de fausses accusations de sabotage et d'espionnage. Durant les trois années suivantes, on l'autorise à envoyer des lettres à sa femme et des dessins à sa



petite fille, puis plus rien : les circonstances de sa mort ne seront connues que 75 ans plus tard, grâce à l'opiniâtreté de quelques individus de bonne volonté.

L'enquête biographique d'Olivier Rolin sur ce personnage commence en 2010. Doté, selon ses propres dires, d'un irrésistible « *tropisme russe* », l'écrivain est amené, lors d'un repérage cinématographique, à se rendre sur un archipel perdu au milieu de la mer Blanche, les îles Solovki. Il y visite un très ancien monastère fortifié qui joua un rôle sinistre dans l'histoire du *xx<sup>e</sup>* siècle : « *à partir de 1923 il avait abrité (si le mot convient...) le premier camp de ce qui allait devenir la Direction centrale des camps, Glavnoïe Oupravlénïé Laguéréï, tristement célèbre par son acronyme : GOULAG* ». Il apprend l'existence du météorologue Vangengheim, de même que le sort malheureux qui fut le sien, à travers un album d'hommage publié par les soins de sa fille. C'est plus qu'il n'en faut pour le mettre sur la piste de cet homme de science méconnu : « *Je ne me doutais pas*

*que les premiers germes d'un livre étaient en train de se déposer en moi – mais c'est toujours ainsi, la chose se fait en douce* ».

Dans la première partie de son essai, l'essayiste raconte la vie de Vangengheim depuis ses origines jusqu'à sa soudaine disparition. Le récit peut d'abord sembler un peu déstabilisant puisque le narrateur intègre à son propre discours, sans autre forme d'indications typographiques, certains des propos tenus par le prisonnier dans ses lettres à sa femme. Ce procédé, très efficace, contribue à nous faire prendre conscience, dans nos fibres mêmes, du cauchemar vécu par ce scientifique compétent

et passionné : « *L'horreur de sa situation, ce n'est pas seulement d'être séparé de sa famille, ce n'est pas seulement d'avoir été calomnié, déshonoré, traité en criminel [...], c'est aussi ça : ne plus servir à rien, ne plus connaître cette fièvre, cette inquiétude, cette fierté qui étaient siennes [...]. Comme il est amer de penser que d'autres continuent, tandis que soi on est devenu ce type complètement inutile et qu'on va oublier, sur cette île cernée de glace et de nuit* ».

## L'ORDRE OPÉRATIONNEL N° 00447

La deuxième partie du *Météorologue* refait pour nous le trajet héroïque des enquêteurs qui ont permis d'apprendre ce qui s'est passé après la « disparition » de Vangengheim. Les secrets entourant le Goulag ne se sont pas seulement estompés au fil des décennies : ils ont volontairement été enfouis et auraient sans doute complètement sombré dans l'oubli sans l'appoint de la proverbiale bureaucratie stalinienne, puis de la providentielle (mais temporaire) ouver-

ture des archives de l'URSS, au détour des années 1990, qui permit d'en prendre la mesure exacte. Olivier Rolin rend ici un vibrant hommage aux « *chercheurs militants* » qui – à la manière d'un Raul Hilberg compulsant les archives nazies dans la plus totale solitude – se sont penchés sur les documents de la police secrète pour y découvrir ce qu'il était advenu de Vangengheim et de ses compagnons de malheur : « *les bureaux étaient méticuleux, obsédés du secret mais paperassiers, expéditifs mais archivistes. Pour faire comprendre leur façon de procéder* », mais aussi pour témoigner irréfutablement des meurtres de masse dont ils furent responsables, « *il faut être méticuleux aussi, paperassiers jusqu'à un certain point* ». C'est ainsi, par exemple, que fut redécouvert, dormant paisiblement parmi les vieux papiers du NKVD, l'effroyable « *Ordre opérationnel n° 00447* » qui, dans son laconisme bureaucratique, autorisait virtuellement l'exécution de n'importe quel citoyen de l'URSS à partir de juillet 1937.

Pourquoi s'intéresser précisément à Vangengheim, alors que 750 000 infortunés connurent le même sort que lui durant les mois que dura la « *Grande Terreur* » de 1937-1938 ? Parce qu'il était un communiste ordinaire, répond Olivier Rolin. Contre toute attente, le « *spécialiste des nuages* » fut fidèle au Parti et à ses idéaux, au point où il continuait à dessiner des portraits de Staline alors même qu'il languissait dans sa prison glacée. On a bien oublié, aujourd'hui, jusqu'à quel point « *le communisme fut la promesse extraordinairement présente, vibrante, émouvante, d'une fracture dans l'histoire de l'humanité* ». À travers le destin d'un seul homme, l'auteur du *Météorologue* a le génie de nous rendre extraordinairement proche le prodigieux optimisme de ces années-là – sans escamoter pour autant sa naïveté ni sa candeur. À l'aune de ce grand espoir évanoui, son livre se termine, comme il fallait s'y attendre, sur un constat implacable à l'endroit de la Russie actuelle : « *il est impossible de ne pas voir sous le pays déprimant d'aujourd'hui l'ancien foyer de cette espérance mondiale, mais surtout la tombe immense où elle fut enterrée* ». ─